

Agnès Martin-Lugand

J'ai toujours
cette musique
dans la tête



DU MÊME AUTEUR

Les gens heureux lisent et boivent du café, 2013.

Entre mes mains le bonheur se faufile, 2014.

La vie est facile, ne t'inquiète pas, 2015.

Désolée, je suis attendue, 2016.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2017
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

*Pour Guillaume, Simon-Aderaw et Rémi-Tariku,
mon coin de paradis...*

*Autrui joue toujours dans la vie de l'individu le rôle
de modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire.*

Sigmund FREUD

True Sorry,
Ibrahim MAALOUF

Prologue

Il était venu là pour se faire une idée de leur travail. Savoir s'il pouvait confier à ce cabinet d'architectes, dont il entendait de plus en plus parler, la rénovation totale de l'immeuble délabré dans lequel il avait récemment investi. Un seul des deux associés, celui qui lui faisait face, monopolisait la parole. L'autre paraissait bien fade à côté ; il l'occulta totalement. D'habitude, il préférait les personnes qui parlent peu et vont à l'essentiel, mais le discours de cet homme volubile le fascinait et le rendait admiratif. Il avait un sens inné du pratique tout en ayant un esprit vif et créatif. Il semblait fourmiller d'idées toutes plus intelligentes les unes que les autres. Peut-être cette impression tenait-elle à son assurance, à son aisance ? Une forme d'insolence, dénuée toutefois d'arrogance. Sans trop comprendre pourquoi, il avait envie de découvrir ce qui se cachait derrière ce type, de gratter la surface pour savoir d'où lui venait ce charisme exceptionnel.

Après deux heures d'échange, les trois hommes se levèrent. Il serait bien resté plus longtemps, mais il leur serra la main, sans oublier de défier du regard celui qui aiguisait sa curiosité et dont il n'avait pas réussi à percer le secret. Ce n'était ni le moment ni le lieu. L'agenceur lui renvoya un sourire confiant, encourageant et sûr de lui.

Il sortit, conscient que la balle était dans son camp ; il était le potentiel client et eux les prestataires. Reviendrait-il vers eux ? Il n'en savait strictement rien. Il fit une dizaine de mètres sur le trottoir, le cerveau en ébullition, retourné par ce premier rendez-vous. Ça ne lui arrivait jamais d'être déstabilisé par une rencontre. Les rencontres, il les provoquait, demeurant maître de toutes les situations, c'était sa réputation dans le monde des affaires. Mais, là, tout l'avait dérouté. Cette soirée du mois de mai s'avérait belle, lumineuse, le soleil n'était pas encore couché. Pourtant, si en sortant de ces bureaux il avait été parachuté en pleine soirée brumeuse et froide d'un mois de janvier, il n'en aurait pas été étonné. Rien n'était comme d'habitude. Son regard fut aimanté par un quatuor joyeux, exubérant même, qui arrivait en face de lui. Une femme en robe rouge à gros pois blancs, entourée de trois enfants, marchait en sautillant, elle semblait si légère, touchant à peine le sol. Combien avait-elle de mains ? Plus de deux, c'était certain, pour les tenir tous si près d'elle, si tendrement. Alors même qu'il était encore loin d'eux, il entendait les piailllements des enfants qui chantaient. Il se demanda s'il n'était pas tombé dans une dimension parallèle. Il se sentait bousculé ; l'agenceur puis cette femme avec ses enfants le perturbaient, lui donnaient l'impression de perdre le contrôle. La petite famille le croisa sans lui offrir le moindre regard, à lui l'homme transparent en costume-cravate noir. Ce fut plus fort que lui, il traversa, et fit demi-tour. Il devait les suivre. Il voulait en savoir plus ; satisfaire sa curiosité coûte que coûte. La frustration de n'avoir pu en apprendre davantage sur l'homme l'avait contrarié. Qu'au moins il sache où se rendaient cette fée Clochette et ses enfants ! Il ne les pista pas longtemps ; la femme poussa la porte du cabinet d'architectes. Les enfants se détachèrent d'elle et coururent vers l'agenceur.

J'ai toujours cette musique dans la tête

Le même. Toujours lui. La fillette lui sauta dans les bras, et l'homme échangea des bourrades affectueuses avec les deux garçons. Puis il le vit les lâcher pour les laisser courir vers l'homme renfrogné. Il se renfonça un peu plus dans l'ombre sans quitter la vitrine des yeux, il ne voulait pas en rater une miette. Ce qu'il pressentait arriva. L'homme avança vers la femme, qui fit elle-même quelques pas dans sa direction, toujours aussi aérienne. Il l'attrapa, la souleva légèrement, la fit tourner. Elle se laissa faire en riant, la tête renversée. Après l'avoir reposée, il l'embrassa puis frotta son nez contre le sien. Demeurant à couvert, il scruta à droite et à gauche. Ne pas se faire repérer. Le prisme de la vitrine conférait une dimension onirique à la scène à laquelle il assistait en retrait. Il ne pouvait s'empêcher de guetter encore et encore les sourires, les rires, les mains qui s'enlacent, qui s'effleurent, les regards de promesse d'une bonne soirée. La femme alla déposer une bise sur la joue de l'homme sérieux, qui se fendit d'un sourire. Ils étaient donc proches. Peut-être une famille ? Cette impression se fit plus forte encore lorsqu'il vit les enfants courir partout, comme chez eux, grimper sur les tabourets de travail des deux associés. L'agenceur fit place nette sur la grande table à laquelle il l'avait reçu. Des assiettes, des verres, une bouteille de soda et une autre de vin apparurent comme par magie. De son poste d'observation, il ricana. Il se dit qu'il aurait dû faire traîner en longueur le rendez-vous. Il aurait pu étancher sa curiosité insatiable. Tant pis pour lui. Tant pis pour cette fois. Un dernier coup d'œil à l'agenceur et à la femme à la robe rouge à pois blancs, puis il quitta sa cachette, prenant à regret le chemin du retour vers sa réalité.

Comme à chaque fois que nous dînions au cabinet, les enfants étaient déchaînés. Yanis ne faisait rien pour les calmer, bien au contraire. Pendant que je coupais les pizzas avec la roulette magique, il courait en slalomant dans l'open space avec Violette, notre petite dernière de quatre ans, sur les épaules. Joachim et Ernest, nos deux grands, les pourchassaient entre les bureaux en imitant le bruit de sabres laser.

Assise à la table de réunion centrale qui faisait office de table de salle à manger ces soirs-là, je croisai le regard de mon frère Luc, à la fois assommé par le boucan et amusé par le spectacle. Ça avait beau lui taper sur le système, il en redemandait. Jusqu'à un certain point, tout de même.

– Véra, s'il te plaît. Dis-leur de venir...

Je pouffai, avant de me retourner vers eux.

– On mange ! Vous jouerez après.

Yanis me regarda avec un immense sourire, j'articulai en silence, du bout des lèvres : « Luc va piquer une crise, viens ! »

– Allez, les monstres, répondit mon mari. Tonton s'énerve.

Il était incorrigible.

– Yanis, tu fais chier, l’invectiva mon frère. J’ai l’air débile quand tu m’appelles comme ça.

Fier de son coup, Yanis s’installa à son tour, Violette sur ses genoux, sur le tabouret à côté de moi. Joachim et Ernest encadrèrent Luc, qui se chargea de les servir. À partir de là, on ne s’entendit plus parler. Ça fusait de tous les côtés ; les trois enfants, la bouche pleine, racontaient leur journée d’école à leur père tandis que Luc demandait – en vain – un peu de silence, et Yanis, tout en gardant une oreille attentive pour notre progéniture, évoquait avec moi son envie soudaine d’embarquer les enfants en camping sauvage cet été. Nous n’avions encore jamais fait ça, même si nous partions toujours à l’arrache – fait assez étrange pour moi, puisque je travaillais dans une agence de voyages depuis une quinzaine d’années. Lui comme moi aimions partir à l’aventure, sans rien prévoir. En revanche, je lui réservais une surprise pour l’année suivante – celle de son quarantième anniversaire et de nos dix ans de mariage –, je remplissais consciencieusement une cagnotte chaque mois depuis déjà longtemps pour lui offrir un road trip de trois semaines en famille à l’autre bout du monde. Depuis que les enfants étaient nés, nous nous contentions de l’Europe. Nous étions des routiers et n’avions pas peur d’enchaîner les kilomètres avec nos trois loupiots.

– Ça ne te dit pas qu’on dorme sous la tente ? me proposa-t-il l’œil coquin.

– Si on met les loustics dans une autre alors ?

– Oh non, épargnez-moi vos projets, nous interrompit Luc. Si vous ne le faites pas pour moi, évitez au moins les allusions devant vos enfants !

– Mais quel rabat-joie ! lui rétorquai-je en riant.

Luc leva les yeux au ciel. Quant à Yanis, il installa Violette à sa place, et vint se mettre derrière moi. Il passa

J'ai toujours cette musique dans la tête

ses mains autour de ma taille, cala son menton sur mon épaule, sans oublier de déposer un baiser sur ma peau.

– On ne va pas avoir honte de s'aimer devant nos enfants ! lui déclara Yanis.

Mon frère soupira, tout en esquissant un sourire.

– Quelle idée j'ai eue de vous présenter ! Si j'avais su... je me serais abstenu.

– C'était inévitable, tu le sais ! Et sans nous deux, tu aurais une vie mortellement ennuyeuse, lui balançai-je.

Luc éclata de rire. Fait si rare qu'il fallait le noter !

Je venais de fêter mes vingt-cinq ans quand Luc s'était enfin décidé à me présenter son nouveau meilleur ami, en qui il voyait l'associé de ses rêves. J'avais fini par ne pas lui laisser le choix, puisqu'il rechignait à me mettre en sa présence. À l'époque, j'entendais parler de Yanis dès que je voyais mon frère. Ils s'étaient rencontrés sur un chantier dont Luc était l'architecte. Yanis, lui, y jouait le rôle du « bricole-tout », il était sur tous les postes, et mon frère avait été épaté par ce type enthousiaste, autodidacte, sans prise de tête et doué de ses mains. Même si tout les opposait, ils s'étaient entendus comme larrons en foire. Quelques cuites post-chantier y avaient largement contribué. De mon côté, à cet âge-là, je pensais à tout sauf à me caser. Je bossais depuis déjà deux ans dans une agence de voyages comme testeuse de séjours, j'adorais ça, et quand je n'étais pas à l'autre bout du monde à vérifier le confort des matelas des hôtels, j'allais m'encanailler dans les bars en compagnie de Charlotte, mon acolyte et maître en la matière. Forcément, avec la vie que je menais, celle de mon frère, marié à une psychorigide et déjà père de jumeaux à trente-deux ans, représentait le comble de l'horreur. Le fait qu'il me parle d'un type marrant avec qui il passait tout son temps et faisait

des projets avait éveillé ma curiosité. Entraînant Charlotte avec moi, j'avais provoqué les choses et proposé à Luc de boire un verre avec nous et son pote. Il avait cédé. J'avais convoqué tout ce petit monde dans un bar de la rue Oberkampf. Luc était arrivé de son côté, avait à peine dit bonjour à Charlotte, qui le terrifiait depuis leur première rencontre, s'était vautré sur une chaise et avait commandé une pinte de bière, en me scrutant étrangement, d'un air désespéré auquel je n'avais rien compris. Soudain ma meilleure amie s'était mise à siffler avec cette vulgarité dont elle était capable quand elle entrait en chasse. Mon frère avait marmonné « Voilà le début des emmerdes », avant d'aller serrer la main du type qui approchait de notre table. J'avais devant moi le fameux Yanis, sale comme un cochon, en jean troué et tee-shirt maculé de peinture. Il nous avait fait la bise et s'était assis en face de moi. Le quart d'heure qui avait suivi, je n'avais cessé de le détailler sous toutes les coutures ; ses yeux bleus, le teint mat de celui qui travaille souvent en extérieur, ses cheveux mal coupés, son rire communicatif, la profonde gentillesse qui émanait de chacune de ses paroles, ses mains abîmées et pas de la plus grande propreté. Puis j'avais croisé son regard, je lui avais souri. Ensuite, nous n'avions fait que nous observer. Lorsqu'un peu plus tard Charlotte m'avait proposé de partir en goguette et de changer de bar, j'avais refusé.

– Je crois bien que j'ai perdu ma copine de bringue, m'avait-elle glissé à l'oreille. Ne sois surtout pas sage.

« À la prochaine, les trésors ! » avait-elle lancé en nous quittant. Durant de longues minutes, je n'avais plus ouvert la bouche. Je me sentais totalement perdue et pourtant très confiante en l'avenir. J'écoutais Yanis et Luc parler boulot, sans chercher à comprendre le sens de leurs paroles. Régulièrement, Yanis tournait le visage vers moi,

J'ai toujours cette musique dans la tête

sans interrompre sa conversation avec mon frère, qui pourtant ne manquait pas de remarquer son petit manège. Luc s'était soudain souvenu de sa femme, seule avec les jumeaux, alors il nous avait laissés. Nous étions enfin en tête à tête. À partir de là, nous n'avions pas cessé de nous parler, il s'était raconté, je m'étais racontée. Les serveurs du bar avaient fini par éteindre les lumières de la terrasse pour nous déloger. Nous avons marché une partie de la nuit en arpentant Paris. Nous étions entrés dans une petite boîte de nuit, juste pour voir si nous étions accordés pour danser un rock ensemble, l'harmonie avait été immédiate, au point que nous avons enchaîné deux autres danses sur des rythmes latinos. Vers 6 heures du matin, en passant à Saint-Michel, près d'une brasserie qui ouvrait, face à Notre-Dame, nous avons commandé un petit déjeuner complet ; café, jus d'orange, tartine avec du beurre et de la confiture, que Yanis avait pris un malin plaisir à tremper dans sa tasse. Puis nous avons pris le métro. En dépit des places libres dans la rame vide, nous étions restés debout, accrochés à la barre centrale, sans nous quitter des yeux. Yanis changeait à Châtelet, il nous restait peu de temps.

- Tu finis à quelle heure, ce soir ? m'avait-il demandé.
- 18 heures. Tu...
- Je passe te prendre. Je te promets d'être propre.

J'avais éclaté de rire. Le métro avait ralenti. Il avait planté ses yeux dans les miens.

- Véra... J'ai comme une musique dans la tête.
- Moi aussi...

Le métro s'était arrêté. Et il m'avait embrassée. Ce n'était plus une simple musique que j'avais dans la tête. C'était un concert philharmonique. Le bip de fermeture des portes avait retenti. Yanis avait tout juste eu le temps de sauter de la rame. Je l'avais regardé disparaître sur le

quai, sans lâcher la barre. Et j'avais su à ce moment-là que mes plans d'avenir venaient de changer irrémédiablement. Il n'y aurait plus que lui. La suite m'avait donné raison.

Le crissement singulier d'une bague sur une fenêtre me fit revenir au temps présent. Charlotte était incapable d'arriver à l'heure et discrètement. Il fallait toujours qu'elle fasse des entrées de diva. Son physique à la Monica Bellucci l'encourageait à cultiver la légende. Yanis alla lui ouvrir la porte. Elle tendit la joue pour recevoir sa bise de bienvenue. Puis elle prit une pose de star :

– Bonsoir, les trésors, ronronna-t-elle d'une voix chaude.

Les enfants coururent vers elle. Elle les stoppa d'un geste de la main, et les passa à l'inspection. Elle dut être satisfaite de leur état car, bien que perchée sur des plateformes, elle plia gracieusement ses genoux pour se mettre à leur niveau.

– Pour une fois, vos parents ont pensé à vous débarbouiller. Bisous, maintenant, leur ordonna-t-elle en posant un doigt verni rouge sang sur sa joue.

Quand elle estima qu'elle avait reçu sa dose d'affection, elle les fit dégager sans ménagement. Ni Yanis ni moi, et encore moins les enfants, n'étions choqués. Nous connaissions notre Charlotte. Elle avait réglé le problème d'une potentielle maternité de façon radicale, puisqu'elle s'était fait ligaturer les trompes. Elle savait qu'elle serait incapable de s'occuper de *rejetons*, « la fibre maternelle ne s'est pas arrêtée chez moi », disait-elle. Pourtant, parfois, je croisais son regard triste sur les nôtres. En général, peu de temps après, elle nous demandait de les lui prêter quelques heures ou un week-end. Elle avança vers nous, féline.

– Salut, sauterelle, me dit-elle.

J'ai toujours cette musique dans la tête

- Ça va, panthère ?
- Libérée, j'ai largué Thierry.
- Je ne le connais pas celui-là.
- Trop barbant pour l'évoquer.

Elle partit d'un grand éclat de rire. De l'autre côté de la table, Luc soupira profondément.

– Ça lui pose un problème au p'tit vieux ? l'apostropha Charlotte avant de se diriger vers lui.

Même si Luc avait fini par dépasser le stade de la terreur, Charlotte lui inspirait encore de l'exaspération, et elle en jouait avec un malin plaisir. Yanis, pendant ce temps, reprit sa place dans mon dos et étouffa un rire. Au lieu de lui dire bonjour normalement, Charlotte pinça la joue de mon frère.

– Tu es vraiment pénible, lui dit-il un sourire au coin des lèvres.

– C'est comme ça que tu m'aimes, trésor !

Il se dégagea, et lui servit un verre de vin.

– Merci pour la piquette !

Il s'apprêtait à l'envoyer bouler lorsque son téléphone sonna. À sa mine, je sus que son ex-femme l'appelait. Il s'isola. Yanis le suivit des yeux, désabusé.

– À ton avis, c'est quoi aujourd'hui ? Un problème de pension ou une énième connerie des jumeaux ? lui demandai-je.

Yanis me serra contre lui.

– Je ne sais pas, elle l'a harcelé toute la journée... Ça me semble tellement hallucinant qu'on puisse se déchirer à ce point-là après s'être aimés, avoir fait des enfants.

– Ça n'a jamais été l'amour fou entre eux, intervint Charlotte.

– Ce n'est pas une raison, lui rétorquai-je. Ça fait des années que ça dure...

– Vous êtes terribles tous les deux. Tout le monde n'a pas votre chance. Les crises, vous les traversez sans trop de conséquences.

– Bah oui, on parle, on communique ! N' imagine pas que ce soit facile tous les jours, on a nos problèmes comme tout le monde, m'énervai-je.

– Attends, là, je dois me faire du souci ou quoi ? me susurra Yanis.

Je me tournai vers lui en riant.

– Charlotte, laisse tomber ! nous coupa Luc en revenant vers nous. Ils sont insolents de bonheur et ils ne s'en rendent même pas compte. C'est peut-être mieux comme ça, tu me diras...

Il enfila sa veste et attrapa son éternel cartable en cuir.

– Je m'en vais.

Je me détachai de mon mari, sautai de mon tabouret et m'approchai de mon frère.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Il faut que j'aille voir les enfants. Il paraît que c'est de ma faute s'ils sèchent les cours la semaine où je ne les ai pas !

Il semblait vraiment dépité.

– Tu viendras dîner à la maison avec eux quand tu les auras, j'essaierai de leur parler.

– Ce serait pas mal...

J'avais beau en avoir envie, je ne pris pas mon frère contre moi. Il y avait une espèce de pudeur infranchissable entre nous, et ce depuis que nous étions petits. Nos sept ans de différence devaient y être pour beaucoup. La seule fois où nous avions fait plus que nous claquer une bise fraternelle fut le jour de mon mariage. À mes trois accouchements, il était tellement gêné qu'il n'avait pas franchi la porte de la maternité. Je ne lui en voulais pas ; il était comme ça, un peu sergent-major, un peu le plus grand

J'ai toujours cette musique dans la tête

timide et le plus renfermé de la terre. Il n'y avait que mon mari qui arrivait parfois à le décoincer. Il fit un signe de la main à Charlotte, dit « à demain » à Yanis, et quitta les lieux, le dos voûté, sans se retourner. Violette s'était endormie sur un canapé. Quant aux garçons, ils piquaient de plus en plus du nez sur leurs consoles de jeux. En moins de dix minutes, tout fut rangé et à peu près propre. Mon frère ne démarrerait pas la journée en poussant une gueulante sur Yanis.

– Désolée, dis-je à Charlotte. Tu es venue pour pas grand-chose.

– T'inquiète. Allez coucher vos mioches. On se retrouve pour déjeuner demain ?

– Quelle question !

Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, même avec une fièvre de cheval, Charlotte et moi déjeunions tous les mardis ensemble. Nous buvions notre verre de blanc en parlant des hommes, d'ongles cassés, et du jour où nous finirions par nous inscrire dans une salle de sport. Nous avions pris très rapidement cette habitude à partir du jour où elle avait décrété que j'étais sa sauterelle. L'origine de notre amitié remontait à un voyage que je lui avais organisé. Avant d'être mon amie, Charlotte avait été une cliente de l'agence de voyages, une épouvantable cliente, qui changeait d'avis toutes les deux minutes. J'avais coupé court à ses hésitations en lui promettant le voyage de ses rêves, chargé de surprises. Elle avait été plus que satisfaite. Le lendemain de son retour – un mardi –, elle avait franchi la porte de la boutique, et m'avait invitée à déjeuner.

Avant de sortir, elle nous embrassa en nous écrabouillant dans ses bras et fila.

– Ciao, ciao, les trésors, braila-t-elle en claquant la porte.

Yanis souleva Violette dans ses bras, je soutins les garçons pour qu'ils se lèvent. Nous rejoignîmes la voiture, garée dans une rue à côté. Après avoir attaché notre fille dans son siège-auto, Yanis récupéra une contravention sur le pare-brise, et prit place derrière le volant. Il passa le bras au-dessus de mes jambes, ouvrit la boîte à gants et y fourra l'amende, au milieu de toutes les autres. Avant de mettre le contact, il m'embrassa délicatement.

– C'était bizarre, ce soir, lui fis-je remarquer.

– C'est Luc, il est chiant en ce moment.

Il alluma le moteur, qui fit un bruit épouvantable, au point qu'un piéton sursauta. Un jour, il faudrait qu'on dise adieu à notre vieux break Volvo au kilométrage honteusement élevé.

– C'est à cause des enfants et de la sorcière, lui dis-je.

– S'il n'y avait que ça. Au boulot, il est vraiment pénible.

– Que se passe-t-il, encore ?

– Toujours les mêmes choses... Des brouilles, on est de plus en plus souvent en désaccord. Enfin... je le connais. Ne t'inquiète pas, ça passera, conclut-il avec un sourire.

Vingt minutes plus tard, nous nous tassions tous les cinq dans le petit ascenseur de notre immeuble pour monter au sixième étage. Violette n'avait pas ouvert les yeux, elle dormait la bouche ouverte et du haut de ses quatre ans bavait sur l'épaule de son père. Joachim et Ernest titubaient en s'accrochant à mes mains. Yanis ouvrit la porte ; à peine entré, il se prit les pieds dans un train électrique qui traînait au milieu du salon. Là où certains se seraient mis en colère, lui ne manqua pas de féliciter ses fils pour l'ingéniosité de leur trafic ferroviaire.

J'ai toujours cette musique dans la tête

– Chapeau, les garçons ! Demain, je rentre plus tôt du travail pour qu'on joue ensemble !

Le brossage de dents fut zappé sans réticence. Yanis déposa Violette dans son lit ; elle ne broncha pas pendant que je la déshabillais et lui enfilais son pyjama. Puis, je passai voir les garçons, qui s'étaient contentés d'enlever jean et tee-shirt avant de s'enrouler en slip dans leur couette. Je fermai les portes des deux chambres et rejoignis dans le séjour Yanis, déjà pieds nus. Dès qu'il rentrait chez nous, il balançait chaussures et chaussettes. Assis en tailleur par terre, il bloquait encore sur le train des garçons, j'allai derrière lui, me penchai sur son dos et m'accrochai à son cou. Il me saisit par le bras et m'attira sur ses genoux. Puis il se concentra à nouveau sur les rails. Contre lui, j'observai l'état post-tremblement de terre qui régnait autour de moi. Depuis bien longtemps déjà, j'avais intégré qu'il ne servait à rien de prévoir des caisses de rangement – d'aucune utilité –, et que je ne rentrerais jamais dans un appartement net, rangé, dans lequel rien ne dépasse. Yanis était capable de créer un parc d'attractions dans le salon en deux temps, trois mouvements.

– Tu vas bientôt nous mettre dehors ? me demanda-t-il.

– C'est fort probable ! Ça devient du grand n'importe quoi !

Il éclata de rire. De temps en temps, j'avais mes coups de sang, je les mettais tous les quatre dans la voiture et leur demandais de disparaître pour la journée. Je faisais du rangement par le vide et un vrai nettoyage de printemps. Ils n'obtenaient l'autorisation de rentrer que lorsque j'avais pu m'asseoir une demi-heure dans le canapé et profiter de la sensation de propre et rangé. Sauf que mes organisations pouvaient être remises en cause dès que Yanis mettait le pied chez nous. Redécouvrir l'espace lui donnait toujours des idées et des envies de réaménagement.

Même s'il n'avait pas besoin de ça pour se lancer dans une avalanche de travaux.

Nous habitons au dernier étage de l'immeuble. Notre appartement était le résultat d'un regroupement de quatre chambres de bonne. À l'époque, cela se faisait encore très peu. Nous avons pu les acquérir pour une bouchée de pain qui avait malgré tout englouti nos économies et mis sur notre dos un prêt à un taux exorbitant pour vingt-cinq ans. Yanis avait évidemment tout fait lui-même, et notre chez-nous était sublime. Oui, mon mari avait des mains en or, et du courage à revendre. Son grain de folie n'y était pas étranger non plus. Rien ne lui faisait peur et il réussissait tout ce qu'il entreprenait. Nous avons deux chambres, une pour les garçons – Violette n'était même pas fabriquée à l'époque –, une pour nous, et une très grande pièce de vie avec une cuisine ouverte. Même pas peur d'abattre des murs ! Yanis avait réussi à obtenir l'autorisation ou plutôt un passe-droit pour agrandir les fenêtres – je préférerais ne pas savoir comment –, aussi la lumière était-elle omniprésente, y compris lorsque le ciel d'hiver de Paris était gris. Nous ne pouvions être que satisfaits et nous estimer plus que chanceux de vivre dans un endroit tel que celui-ci. Sauf que durant une soirée où nous avons un peu (beaucoup) abusé du ti-punch, j'avais eu le malheur ou la chance – tout dépend du point de vue – de remarquer quelque chose de bizarre. Nous dansions une salsa fiévreuse, pieds nus dans le salon. Au vu de notre rapprochement et de la chaleur de nos corps, nous n'allions pas tarder à changer de danse. Yanis avait fini par m'allonger sur le canapé après avoir fait voler mon top et mon soutien-gorge. Alors qu'il avait le visage entre mes seins, mon regard embrumé par l'alcool s'était fixé sur un détail.

J'ai toujours cette musique dans la tête

– C'est quoi ce truc au plafond ? avais-je réussi à articuler après un soupir de plaisir.

– Ça s'appelle une suspension, m'avait-il répondu en riant. Dis ? Ça ne te plaît pas ce que je te fais ?

Il avait alors remonté ma jupe en caressant mes cuisses.

– Oh... si, avais-je encore soupiré. Mais je voulais juste te prévenir que le plafond est troué.

Yanis avait encore ri, puis jeté un coup d'œil au-dessus de sa tête. Il avait alors bondi hors du canapé, était monté sur une chaise pour inspecter le plafond, jean déboutonné. Et j'avais compris qu'il allait me laisser pantelante, à moitié nue et totalement frustrée. Après tout, c'était ma faute. J'étais allée me coucher en l'entendant pousser des cris et des rires d'excitation pendant qu'il fouillait dans sa caisse à outils. Les enfants et moi avions l'habitude de dormir malgré le bruit. Lorsque je m'étais levée le lendemain matin, le salon était bâché, un trou béant de la taille d'un homme avait remplacé le petit interstice dans le plafond et Yanis se trouvait dans les combles. J'avais Ernest d'à peine un an dans les bras, et Joachim était accroché à la jambe de mon pyjama. Nous nous tenions tous les trois au milieu des gravats et Yanis, l'air déchaîné, tout sourires, sa tête sortant du trou au-dessus de nous, m'avait lancé :

– Mon amour, ça te dit d'avoir une chambre avec vue sur le ciel ?

– Mais Yanis, c'est quoi ce bordel ?

– Viens voir ! Ça va être génial ! On agrandit gratis ! C'était un faux plafond.

– Tu es malade ? On ne peut pas faire ça !

– Mais si, je vais bidouiller un truc, je suis dans le métier, fais-moi confiance.

– On a déjà une chambre !

– Je croyais que tu voulais un troisième.

Effectivement, Yanis avait bidouillé et construit à la seule force de ses mains notre chambre et une salle de bains. Nous frôlions l'illégalité. Aussi, par mesure de précaution, avait-il installé un escalier escamotable ; l'accès à notre nid pouvait donc être camouflé. Comme il était le gentil voisin, qui rendait service à tout le monde et qui s'occupait gratuitement de tous les travaux de l'immeuble, la copropriété avait fermé les yeux sur notre extension. Le seul pour qui la pilule avait été dure à avaler, ç'avait été Luc. Plus droit que lui, ça n'existait pas.

– On va se coucher, me dit Yanis en m'embrassant sous l'oreille. Je te vois fixer l'escalier. Ça me donne des idées.

– Encore des travaux ? le charriai-je tout en me levant. J'esquissai deux, trois pas de danse en direction de l'escalier. Yanis, tout en me dévorant des yeux avec un sourire irrésistible, se mit debout à son tour et avança vers moi.

– J'avais plutôt autre chose en tête.

– Ah...

Je soulevai mes cheveux avec mes mains, puis montai les premières marches en continuant à rouler des hanches.

– Je devrais t'interdire de sortir avec cette robe.

– Oh, non, je l'adore !

Nous étions arrivés dans notre chambre. Yanis me bascula sur le lit.

– C'est un pousse-au-crime.

– Pourquoi crois-tu que je l'ai mise ?

Je l'attirai à moi, victorieuse. Je connaissais l'effet qu'avait sur lui ma robe rouge à gros pois blancs.

Merci, mon Dieu, la journée était enfin terminée. Nous étions deux à tenir l'agence de voyages, sauf que de temps en temps – comme aujourd'hui – le grand patron venait passer une journée avec nous, histoire de s'assurer que nous faisons autre chose que papoter et nous limer les ongles. Pourtant, notre boutique tournait, j'en avais la responsabilité officieuse depuis plusieurs années, et même si, crise oblige, nos commandes de voyages avaient légèrement diminué, nous n'avions pas à avoir honte de notre chiffre et encore moins de la satisfaction de nos clients. Le réel problème de ces jours-là était l'heure à laquelle je partais. En temps ordinaire, Lucille, ma collègue, fermait et me couvrait ; je quittais le boulot un quart d'heure avant la fermeture pour m'éviter de courir dans le métro et être à l'heure pour récupérer les enfants.

En arrivant en nage devant la porte de l'école, je découvris que Joachim, Ernest et Violette étaient les derniers à attendre dans le couloir. Ça n'arrivait presque jamais et n'était donc pas un drame, mais je ne supportais pas ça ; j'avais l'impression d'être une mère indigne. Joachim, en frère aîné responsable, tenait sa petite sœur par la main, pendant qu'Ernest cherchait une bêtise à faire. Ma fille fut la première à me repérer.

– Maman !

Ce fut le signal de départ, les trois me sautèrent dessus, même mon grand de huit ans. Sauf que lui, ce n'était pas pour un câlin :

– Tu faisais quoi ?

– Eh ! Jojo, ce n'est pas la mort.

– Tu es presque en retard !

– Presque, tu viens de le dire.

Le portrait craché de son oncle, celui-là !

– Rentrons à la maison, les loustics.

J'avais prévu de faire un petit plein de courses chez Monoprix, je renonçai en apercevant le monde aux caisses. Tant pis, on mangerait les restes. En arrivant chez nous, le grand show débuta. Je mis Violette et Ernest devant un dessin animé, ce qui, évidemment, déclencha les hostilités entre les deux : *La Reine des Neiges* versus *Thunderbird*. Malgré les cheveux tirés, les hurlements, sans m'énerver – question d'habitude –, je vérifiai les devoirs de Joachim, qui me faisait toujours la tête. Ensuite, alors que la troisième guerre mondiale était sur le point d'éclater devant la télé, je déblayai le terrain dans leurs chambres et constatai dans la salle de bains que la chaîne du linge avait été rompue. J'avais oublié de mettre la machine à tourner avant de partir au boulot le matin. Je réglai le problème et enchaînai avec les douches.

À 19h45, je n'en pouvais plus, je n'attendais qu'une chose : coucher les enfants, ne plus les entendre brailler et m'écrouler dans le canapé. Pourtant, il me restait le problème du dîner à régler. J'ouvris la porte du frigo : le découragement s'abattit sur moi. Pour avoir des restes, ça, j'en avais. Des quantités astronomiques de petits Tupperware, mais aucun susceptible de fournir un repas

J'ai toujours cette musique dans la tête

équilibré à une seule personne. Mon téléphone sonna : Yanis.

– Ça va ? lui demandai-je. Tu rentres dans combien de temps ? C'est infernal, ce soir.

– Oh... je serai là d'ici une demi-heure.

– Tu veux manger quoi ?

Qu'il me propose de passer chez le chinois...

– Je compte sur tes idées, me répondit-il à mon plus grand désespoir. Et... euh... on a un invité.

– Luc ?

– Non, un client.

– Tu te moques de moi, là ? hurlai-je. Il est hors de question qu'un inconnu, un client, vienne à la maison ce soir ! Je n'ai rien, c'est le bordel, les enfants sont épouvantables...

Je m'arrêtai de parler, Yanis ne m'écoutait plus, mais discutait avec quelqu'un : « Pas de problème, non, mais sérieux, ma femme fait des miracles. »

– Yanis ! criai-je. Tu parles à qui, là ?

– Bah, Tristan, notre client.

– De mieux en mieux. Si je suis de trop, dis-le-moi et je raccroche.

– Mais non, tu ne vas pas raccrocher, me rétorqua-t-il, enjôleur.

– Yanis, je t'en prie, dis-moi que c'est une blague ? Tu ne ramènes personne ?

– Tu fais des miracles, je viens de le dire. Tristan est cool. À tout'.

Je fixai mon téléphone, hébétée durant quelques secondes. Ernest me ramena à la réalité.

– Qu'est-ce qu'on mange, maman ?

Un estomac sur pattes, celui-là.

Je devais faire vite et efficace, oublier mes prétentions nutritionnelles pour ce dîner.

– Purée, jambon... à la condition que vous soyez sages à partir de maintenant. Papa a invité un monsieur.

– OK, maman !

Avec ça, j'avais la garantie d'avoir la paix le temps de fourrer au fin fond d'un placard tout ce qui traînait, tout en réfléchissant au miracle culinaire que Yanis attendait de moi. Ça faisait longtemps qu'il ne m'avait pas fait un coup pareil.

Quarante minutes plus tard, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir alors que j'étais devant le plan de travail de la cuisine, totalement désespérée. En dehors d'un bol de cacahuètes et de quelques olives pour l'apéro, je ne savais toujours pas ce que j'allais mettre dans les assiettes. En revanche, les enfants ressemblaient à des petits anges, assis tous les trois dans le canapé, propres, dents lavées, c'était limite si je ne leur avais pas fait une raie sur le côté. Le calme ne dura pas longtemps puisqu'ils bondirent en criant dès que leur père apparut. J'avançai à mon tour. Yanis, Violette dans les bras, déposa un baiser sur mes lèvres. Je le trucidai du regard, il me fit un grand sourire. Puis il se tourna vers notre invité, que je ne découvris véritablement qu'à ce moment-là. C'était un grand type brun, très fin, assez pâle, avec des yeux d'un noir profond, au visage de premier de la classe d'environ quarante-cinq ans. Il portait un pantalon de costume noir, avait fait tomber la veste, et remonté sur ses avant-bras les manches d'une chemise bleu ciel.

– Entre, Tristan ! Que je te présente Véra.

Il fit quelques pas.

– Bonsoir, Véra. Pour me faire pardonner de m'imposer chez vous d'une façon si cavalière, dit-il en me tendant un immense bouquet de fleurs.

– Merci beaucoup, Tristan. Vous n'aviez pas besoin.

J'ai toujours cette musique dans la tête

Il balaya mes remerciements d'un sourire et se tourna vers les enfants.

– Ça, c'est pour vous ! dit-il en leur brandissant un paquet de bonbons sous le nez. Mais je laisse votre maman décider si vous pouvez en prendre ou non.

Trois paires d'yeux se braquèrent sur moi.

– C'est bon, cédaï-je, préférant éviter une crise devant un inconnu. Venez avec moi. Yanis, je te laisse servir un verre à notre invité.

Mon troupeau me suivit jusqu'à la cuisine, récupéra des bonbons, et disparut ensuite. Je m'occupai du bouquet tout en gardant une oreille et un œil attentifs sur le salon. Ce Tristan dégageait beaucoup d'aisance, malgré son allure rigide. En l'observant évoluer dans la pièce, j'avais presque l'impression qu'il connaissait les lieux. Rien à voir avec quelqu'un qui viendrait pour la première fois chez des inconnus et qui serait un peu gauche. Alors même qu'il semblait ne rien avoir en commun avec nous, il se fondait dans le décor avec un naturel déconcertant. Il écoutait Yanis parler, et accepta d'un signe de tête le verre de vin rouge qu'il lui proposa. En général, Yanis ne ramenait jamais les clients à proprement parler chez nous. Les invités-surprise étaient plutôt des artisans avec lesquels il avait sympathisé sur un chantier dont il s'occupait. Je n'avais dans ces occasions pas de gêne à proposer un repas à la bonne franquette, et les fleurs étaient remplacées par une bonne bouteille, ce qui me convenait parfaitement. Là, c'était une tout autre histoire avec ce type, d'une élégance certaine et assez indéfinissable. Sauf que si Yanis le ramenait à la maison, ça ne pouvait signifier qu'une chose : il était très important. J'allais devoir prendre sur moi. Armée de mon bol de cacahuètes et de mes olives, je les rejoignis et m'assis dans le canapé. Yanis me servit un verre de vin et mit de la musique,

Buena Vista Social Club, avant de se poser à côté de moi. Tristan était installé en face de nous, dans notre vieux fauteuil club.

– Merci encore de m’accueillir. Je sais que ça ne se fait pas de venir à l’improvisiste. Yanis a insisté... j’espère que ça ne vous pose pas de problème, Véra.

J’étais trop méfiante, ça ne servait à rien de me prendre la tête, lui n’avait pas l’air de s’en faire ni d’attendre quoi que ce soit de la soirée, sinon de pouvoir discuter avec Yanis. Tout se passerait bien. Je lui souris, plus détendue.

– C’est bon, je vous l’ai dit. Et puis, avec mon mari, je m’attends à tout !

– Eh, Tristan, tu es d’accord avec moi, c’est quand même plus sympa de continuer ici notre échange sur tes projets que le cul vissé sur un tabouret au bureau.

C’était ce que j’adorais chez Yanis, il était à l’aise et naturel avec tout le monde. Pour le moment, ça ne semblait pas choquer son interlocuteur, qui rit de sa remarque.

– Pourquoi n’as-tu pas proposé à Luc de venir ? C’est mon frère, précisai-je à Tristan.

– Yanis me l’a dit. Je l’ai rencontré il y a peu. Un homme charmant, d’ailleurs.

Charmant ? Il doit faire des efforts avec ses clients, alors.

– Ton frère était sur un chantier toute la journée, reprit Yanis. On ne s’est pas parlé une seule fois aujourd’hui.

– C’est dommage que je ne l’ai pas vu, nous coupa Tristan.

– On ira visiter le bâtiment la semaine prochaine ensemble, je vais organiser ça, compte sur moi, lui apprit Yanis, un grand sourire aux lèvres.

Violette arriva à cet instant, pouce dans la bouche et doudou à la main. En traînant les pieds, elle vint jusqu’à moi et grimpa sur mes genoux pour se lover dans mes bras.